

Sur quelques pages du *De Asse* de Guillaume Budé (1515-1516)

1^{er} mai 1516: Guillaume Budé vient de recevoir une lettre d'Érasme de Rotterdam. Et quelle lettre! Érasme va jusqu'à écrire qu'il lui est impossible d'exprimer à quel point il «applaudit la gloire et admire l'érudition» de Budé! ¹. L'heureux destinataire recopie textuellement la phrase en tête de sa réponse; c'est dire combien il exulte et se rengorge. D'autant qu'Érasme, après l'*Enchiridion*, l'*Éloge de la Folie* et les *Adages*, vient de «créer l'événement» en publiant sous le titre de *Novum Instrumentum* l'édition princeps du Nouveau Testament grec —édition bilingue, traduction latine nouvelle qui met en question par son existence même le monopole de fait de la Vulgate... Or voici que le lendemain ou le surlendemain du jour où la lettre d'Érasme lui est parvenue, un exemplaire du précieux ouvrage est montré à Budé. Et voici que l'ami qui l'a apporté lui fait mettre le doigt sur un passage des annotations érasmiennes où ses propres travaux ² sont

1 Cette lettre ne nous a pas été conservée, mais on peut en reconstituer les termes d'après la réponse de Budé. Voir Allen, ep. 403, *GB Op. omnia*, Bale, 1557, t. 1, p. 364, et ma *Correspondance d'Érasme et de GB*, Paris, Vrin, 1967, p. 51 sqq.

2 Érasme se réfère aux quelques traductions de Budé et surtout à ses *Annotations aux Pandectes*. Dans celles-ci il n'a pas seulement apprécié l'œuvre juridique; il a trouvé quelques lumières sur les questions d'exégèse qui à l'époque le préoccupent avant tout. Car il arrive à Budé de greffer incidemment sur le commentaire de textes du *Digeste* l'étude de passages de l'Écriture sainte. L'index du tome 3 des *Opera omnia* comportera une trentaine de tels *loci*. Érasme en avait pu trouver dès 1508, dans les *Annotationes priores*, près de vingt concernant le Nouveau Testament. Celui que les deux savants commentent se trouve p. 56-57 des *O.o.*, t. 3. Il s'agit de l'interprétation du prologue de l'Évangile de Luc.

invoqués, tandis que lui-même est porté aux nues comme «le seul, de ce côté des Alpes, à réunir aussi parfaitement les dons du parfait érudit». À deux jours de distance et la lettre et le livre! Ainsi s'ouvre dans le bonheur un échange épistolaire que les deux hommes appelleront une amitié. On sait que celle-ci ne résistera pas à la profonde divergence de leurs tempéraments et de leurs esthétiques. Mais la chaleur de leur première accointance n'en a pas moins valeur emblématique. C'est là une —et non des moindres— de ces reconnaissances mutuelles transnationales que permet la langue latine, ce réseau internet de la Renaissance.

L'hommage d'Érasme confirme à Budé, le parisien, son importance dans la nation savante. Certes déjà ses *Annotations aux Pandectes* l'avaient consacrée. Mais —ce qu'Érasme ne sait pas encore— il est aussi, depuis quelques semaines à peine, l'auteur d'un maître-ouvrage, un livre sur la valeur des monnaies romaines, grecques et autres, le *De asse, L'As*. Joie de l'achèvement, fierté de la tâche accomplie! Il vient de donner à la renaissance de l'Antiquité, ambition et tâche commune des lettrés de ce temps, le jeu de clefs qui fera parler une multitude de textes et rendra enfin possible une appréciation et une représentation concrète de la vie antique. Il a rouvert, dit-il lui-même, «les profondes cachettes où le passé était enfoui»³. L'ouvrage est sorti des presses —ou plutôt de la maison même de l'auteur où l'imprimeur Josse Bade les avait pour la circonstance transportées— dès les ides de mars 1515 (n.s.) —moins de trois mois après l'avènement du roi François. Il y a tout lieu de penser que Budé entendait ne pas manquer le rendez-vous politique de 1515 et que le changement de règne était la raison de cette précipitation. Toutefois, et comme pour la compenser, il revoit presque aussitôt son livre et en prépare une seconde édition. Celle-ci sera datée du 14 octobre 1516. Mais, dès le 7 juillet 1516⁴, il l'annonce à son nouvel ami et, comme pour tirer parti des heureuses dispositions de celui-ci⁵ à son égard, lui exprime son désir

3 *O.o.*, 1, p. 372: «*Cuius (libri) hunc esse scopum intelligere te volo ut, patefactis prisci aevi conditoris claustrisque omnibus reseratis...*».

4 Allen, ep. 435, et *Corr. Érasme-Budé*, pp. 64-69.

5 En fait celles-ci, sans que Budé ait pu encore s'en aviser, se sont déjà altérées: dès sa première lettre il a pris naïvement la liberté de suggérer à Érasme de ne plus perdre son temps à écrire de petits manuels pour écoliers, alors qu'il vient de

d'être lu, lui offrant en quelque sorte un guide de lecture. Le grand savant, alors au sommet de sa gloire, est à ses yeux, il va de soi, le plus désiré des lecteurs. Certes Budé n'ose espérer qu'il s'attaquera au livre entier (au reste le sujet ne concerne guère un exégète, un théologien); c'est sur quelques endroits du livre qu'il attire son attention, sur quelques pages qui contiennent en quelque sorte son message personnel et qui, à cause d'une communauté d'idées dont il est justement convaincu, lui paraissent aussi les plus susceptibles de retenir Érasme: «Ah si un jour tu pouvais avoir l'idée que tu ne perdras pas ton temps en lisant certaines pages de mon livre, et si je pouvais moi, savoir ce que tu en penses!». Et de signaler plusieurs passages⁶. Et l'un surtout: «Je te ferais grâce des autres, dit-il, si tu voulais bien du moins regarder le f^o CXLVI et lire ensuite le livre jusqu'à la fin».

Ce dernier passage qui est signalé dans toutes les éditions par les mots: *Aepilogus hujus libri*, représente une cinquantaine de pages. Texte tout frais éclos alors, texte explicitement désigné par son auteur comme essentiel et qui justifie que nous nous y arrêtions.

* * *

C'était certes un livre étrange que le *De asse*⁷: une sorte de cellule vivante qui, détachée des *Annotations aux Pandectes*⁸, avait pris en quelque sorte son autonomie. Aucune concession au lecteur. Ni table de conversion de valeurs ni tableaux récapitulatifs de résultats. Tout au contraire un discours continu —réparti

donner sa vraie mesure par son œuvre d'exégète. Irrémédiable erreur psychologique. La fêlure qui s'ensuivit a peut-être empêché que s'instaurât autour du *De asse* un véritable dialogue.

6 Voir *Corr. Érasme-Budé*, p. 65. Le premier de ces passages revendique pour les nations «transalpines» la capacité de disputer à l'Italie la «palme des lettres». Le second se lamente sur la situation politique du pays (Budé se montre très critique à l'égard de Louis XII et de son ministre le cardinal Georges d'Amboise).

7 Voir mon *Christianisme et Lettres profanes*, Paris, Champion (1976), 1995 (qui sera désigné *infra* par CLP), pp. 72-73, 268-69, 285-310.

8 Le livre se suspend en effet au texte de la loi *Servum* (*De haeredibus instituendis*) où sont énoncés, au livre XXVIII des *Pandectes*, les sous-multiples de l'as.

certes en cinq livres, mais qui le morcellent sans vraiment le structurer. La plume a mené le jeu au gré de sinueuses investigations où la quête patiente a connu ses pauses, ses ruptures, ses explosions affectives. Car le statut de l'érudition chez Budé est comparable à celui de l'autobiographie chez les modernes. Acte à un seul personnage, où l'homme d'études, dans la seule compagnie des manuscrits et des livres, conte à loisir sa recherche, cheminant, et nous faisant cheminer avec lui, à travers (ces images sont de Budé lui-même)⁹ des labyrinthes, des méandres... Effort vécu qui a pour emblème, au centre même du livre, le mythe de Protée¹⁰:

Sous ce nom —dit-il— les Anciens ont dissimulé la réalité du passé; ils lui ont donné en effet les traits d'un vieillard et son nom s'accorde avec cette interprétation. Il connaît tout ce qui est, ce qui a été, et ce qui doit venir; (...) il s'interroge sur la vérité des choses et se métamorphose en tous les prodiges de la nature. Et l'on dit qu'il ne reprend pas sa forme première tant qu'il n'a pas été empoigné à toutes forces, à toutes griffes (comme on dit), et maintenu, et enchaîné. (...) Or ce Protée, il me semble qu'à présent non seulement je le saisis, mais encore je l'enchaîne —sans pourtant encore le serrer de liens suffisamment étroits. Du moins m'efforcé-je d'amener à la lumière et au soleil cette vérité des choses qui est tantôt engloutie dans l'insondable profondeur du passé, tantôt ensevelie sous les fautes des manuscrits comme dans un abîme d'obscurité.

La puissance, voire la violence de ces termes peut aider à entrevoir, sinon à mesurer, quelle intensité recèle l'érudition budéenne. Cette intensité, qui explique la masse des résultats accumulés à l'état brut dans annotations et commentaires, explique aussi les explosions du discours, les jaillissements soudains de colères ou de ferveurs. Dans le *De asse* la gravité érudite couvre des bouillonnements de lave.

Or ce n'est pas la moindre particularité de ce livre étrange que l'étrange façon dont il s'achève. Alors que tout est dit

9 Voir *O.o.*, t. 2, bas de la p. 269.

10 Cf. *O.o.*, t. 2, p. 105. En rapprochant le nom du dieu marin *Prôteus* du mot *prôtos* (premier ancien) Budé associe à l'étude de l'Antiquité l'idée de difficultés sans cesse renaissantes et... protéiformes.

—alors qu'il nous est dit expressément que tout est dit (*Haec fere sunt quae de re nummaria mensurisque dici potuerunt*)—viendraient donc les pages les plus importantes! Qu'est-ce donc que cet «allongeail»¹¹, cette excroissance, ou ce bouquet final? Je propose ici au lecteur une sorte d'«arrêt sur image».

Arrêtons-nous sur ce texte que l'auteur lui-même par le truchement d'Érasme nous désigne. Texte-signes, texte-jalon, et qui, comme tel, a beaucoup à nous apprendre sur la personnalité de Guillaume Budé. Il marque le moment décisif où dans la pratique même de la recherche scientifique, dans l'austérité, et pourrait-on dire dans l'ascèse qu'elle implique, de l'érudit naît le penseur, ou, pour employer le mot préféré de Budé, le philosophe, celui dont l'esprit —*animus philosophans*¹²— est comme en perpétuel enfantement, en perpétuelle quête de sagesse, non de cette sagesse pratique que les Anciens dénommaient prudence, mais de la sagesse, majuscule en quelque sorte, que célèbre en la Bible le *Livre de la Sagesse*.

* * *

Sur le contenu de cet *épilogue*, je me suis ailleurs¹³ largement étendue. Je voudrais m'attacher surtout ici au fonctionnement de l'esprit qui le produit. Tel sera notre premier objet d'étude. Et —puisque Budé, en même temps qu'il a recommandé à Érasme la lecture de ces pages, lui a annoncé qu'il s'apprêtait à donner une seconde édition de son livre— notre second souci sera d'observer comment sur ces quelques pages s'opère la relecture active, et ce que, de Budé lui-même, elle nous apprend.

Notre texte comporte en quelque sorte trois strates de colorations différentes: un bilan, un essai philosophique, et, couronnant le tout, un dialogue familier.

11 Pour reprendre un mot de Montaigne. Sur ce rapprochement, voir CLP, p. 261.

12 L'expression se trouve dans le *De studio literarum recte et commode instituendo: O.o.*, t. 1, milieu de la p. 23, et f° 26 v° de l'édition de 1532 (p. 136 de mon éd. critique bilingue de ce texte = G. Budé: *L'Étude des Lettres Principes pour sa juste et bonne institution*, Paris, Belles-Lettres, 1988). Mais elle était déjà impliquée par l'éloge de la philosophie que l'on peut lire dans le *De asse (O.o.)*, t. 2, pp. 305-06): «*Hic amor, haec amoena nobis mansio, hoc studium iucundissimum...*». Voir CLP, p. 310.

13 Voir le résumé et les analyses présentées en CLP, p. 286 sqq.

— Un bilan d'abord, où Budé situe son apport scientifique par rapport à son principal prédécesseur Hermolao Barbaro, l'auteur des *Castigationes Plinianaë*. Il rend hommage à celui-ci, mais non sans de sévères réserves. «Certes —dit-il en substance— il a eu la gloire d'avoir répandu les semences du sujet, mais il a rapporté beaucoup de choses en rassemblant sans choisir. Il a accumulé les références à des traditions divergentes et a même mêlé des données contradictoires. De ce mélange d'éléments dissonants, on voit mal quel fruit on pourrait attendre...». En revanche il se félicite des progrès définitifs qu'il vient lui, Budé, de faire faire à la question. Il lui semble, dit-il, «en avoir exploré, en commençant par le commencement et du seuil jusqu'aux profondeurs, les détours obscurs et embrouillés...». Certitude excessive, puisque toute recherche scientifique est sujette à correction et vieillissement ¹⁴. Attitude peu modeste que peut sans doute excuser la joie de l'accomplissement: en ces temps de renaissance des lettres, il est légitime que le savant —tel un champion olympique qui, à sa sortie du stade, sent encore en ses muscles la douleur des récents efforts— se glorifie de la gloire que sa réussite a apporté à sa patrie. Ainsi Budé voit-il dans l'apport de ses propres travaux la preuve que la France peut faire aussi bien, ou mieux, que l'Italie.

— Le second élément est —qu'on me pardonne une expression un peu trop à la mode de notre temps— une quête du sens. L'étude scientifique s'était déployée horizontalement, embrassant la totalité de la vie économique du monde antique. La pensée maintenant se déploie verticalement; elle superpose et hiérarchise les divers ordres de valeurs. Car on ne peut raisonnablement calculer des valeurs matérielles sans se demander à quoi correspondent les biens que l'on pèse. Au premier degré de l'exercice, Budé compare donc la fortune des Anciens et la fortune des Modernes et nous invite à un exercice de démystification: comparées aux richesses des Anciens (celles d'une Cléopâtre ou d'un Pythius de Bythinie), celles qui nous grisent et nous égarent ne sont pas grand chose... Puis, dans un second

¹⁴ Voir dans le *Guillaume Budé* de L. Delaruelle le ch. IV intitulé: «Le *De asse* comme oeuvre scientifique».

temps, il propose, en face de ces richesses de métal, les richesses de l'esprit —elles-mêmes hiérarchisées (intellectuelles, spirituelles, mystiques)... Comme il a pesé quelque part sur de vraies balances¹⁵ des pièces de monnaies ou des pierres précieuses pour éclairer une question surgie d'un texte de Pline, à présent il pèse et compare les biens de fortune (extérieurs et sujets au hasard), puis les biens de la vie intellectuelle (tels cette joie pure, la *literata innocentia*, que procure l'étude des lettres), puis —bien suprême— l'*euthymia*, cette paix que savoure l'esprit dans la contemplation des «choses de Dieu». La notion d'*ordre* chère à Pascal est ici le meilleur guide pour saisir le fonctionnement de cette dialectique qui allégorise et relativise sans cesse pour, à son zénith, faire briller, avec les prestiges conjugués des vocabulaires latins et grecs, la philosophie, non celle des philosophes et des savants, mais celle des amoureux de la sagesse «sublimipète» et «uranoscope». Au bas du f° 157 de l'édition de 1515 (f° 178 v° de celle de 1516)¹⁶, l'évocation de la «majesté ultime « de l'Écriture sainte marque le point culminant de la pensée; et elle le sacralise en cédant la parole à Grégoire de Nazianze, le théologien poète qui, après avoir fait le tour de toutes les sciences et de toutes les beautés profanes, les fit s'incliner à terre aux pieds du Christ,

s'effaçant devant le verbe suprême de Dieu,
auprès duquel toute parole humaine est flexible et variable.

Ce passage, qui donne au texte sa dimension mystique, est signalé en marge par *Memorabilis locus*. Impossible de douter que ce ne soit là le centre et le cœur de l'essai.

Mais l'exercice philosophique implique, de manière complémentaire, un regard critique impitoyable jeté sur le spectacle du monde. Il appelle, en conséquence, la dénonciation de la contradiction flagrante entre ces sublimes aspirations et le comportement de ceux qui sont censés les représenter —en l'occurrence les gens d'Église. Si ce genre de satire n'était pas nouveau, il est certain que Budé le surcharge à plaisir. Il invente— nous

15 Voir L. Delaruelle, *op. cit.*, pp. 146, 151, 155.

16 *O.o.*, t. 2, p. 291, et CLP, pp. 302-03 et 376-77.

en verrons plus loin maints exemples —un type de caricature qui emprunte ses traits (ses déguisements, ses masques en quelque sorte) aux usages et personnages de la société antique. Il multiplie les cris d'indignation, non par emphase (ce qui serait faux-semblant), mais par passion vive, vibrante, tonnante même. L'agressivité du discours est ici à l'échelle de l'élan philosophique —de l'amour d'authentique sagesse— qui l'inspire et le porte.

C'est ainsi que dans le *De asse*, dès le *De asse*, la recherche érudite est comme enrobée dans une recherche existentielle. L'épilogue —cette réflexion après le livre et née du livre— met toutes les données et présupposés de l'ouvrage en perspective. En cela il fournit le modèle même de l'essai philosophique, avec sa liberté, son pouvoir d'éveil et de suggestion. L'expérience intellectuelle dont il porte témoignage proclame que la philosophie n'est pas un subtil tissage de notions abstraites. Penser, c'est peser. Ce qui implique le poids et les résistances du réel —matériaux de la vie quotidienne et de l'histoire, matériaux de la philologie... Aussi est-ce fortifié, musclé en quelque sorte par le travail de titan de sa recherche érudite, au fil du laborieux cheminement de la science des lettres (cette lutte pour enchaîner Protée) que Guillaume Budé peut dûment philosopher.

— Nous nous attarderons moins longuement sur le troisième élément du texte, le dialogue entre les deux amis, ce temps de détente avant le point final. Budé pût s'y sentir autorisé par l'exemple de Cicéron en son *Brutus*. Il en trouva à coup sûr l'inspiration en son amitié même pour François Deloynes. Ce personnage —qui tient une très grande place dans le paysage de l'humanisme parisien¹⁷— est, depuis la faculté de droit d'Orléans, l'ami, le Pylade, le La Boétie de Guillaume Budé. Le procédé du dialogue était, de l'aveu de Budé, un prétexte à lui dédier le livre, «alors que les dédicaces comme les préfaces se perdent»¹⁸. Mais c'était aussi une façon aimable d'évoquer, en devisant, les changements politiques récemment survenus,

17 Voir *Contemporaries of Erasmus, s.v., Corr. Érasme-Budé, passim*, et mon article «Germain de Brie écrivain», in *Acta conventus neo-latini Hafniensis (Copenhague, 1991)*, Binghamton, N.Y., MRTS, 1994, pp. 567-78.

18 Cf. *Corr. Érasme-Budé*, p. 53.

de flatter les puissants du jour sans bassesse, de manière détendue et presque nonchalante. Et c'était enfin une façon de suggérer que, en des circonstances nouvelles et sous un prince plus propice, le lettré philosophe pourrait avoir sa place dans la cité.

Ce qui en fin de compte implique —d'une part que l'on ne saurait philosopher dans l'abstraction pure, tandis que l'on philosophe fort bien au fil de l'érudition, matériau et outil de l'intellectuel¹⁹— et, sur un autre versant, que la philosophie doit prendre place dans la vie publique et à la cour des princes éclairés; car elle a mission de changer la face des choses. Budé se souvient de la *République* de Platon. Et il prépare là son rôle futur d'avocat des lettres auprès du roi et des grands.

* * *

Puisque l'arrêt sur image que nous nous étions proposé concerne très exactement le temps où Budé, à peine son livre édité en prépare une seconde édition, il nous faut maintenant évoquer quels furent, sur ce texte précis, les effets de cette relecture. Notons tout de suite que c'est dans ce que nous avons dénommé l'essai philosophique que se trouvent la plupart des interventions.

L'étude de l'ensemble de son œuvre le prouve: Budé, de manière générale, aime à se relire. Comme il annote les marges de ses exemplaires d'Homère ou de Vitruve, il annote aussi, et scrupuleusement, ses propres livres. Il relira ainsi son *De contemptu rerum fortuitarum*²⁰, son *De studio*, son *De Philologia*²¹, ses *Commentarii linguae Graecae*²². Il corrige peu; il rajoute presque toujours²³. Bien souvent ce ne sont que des scrupules de styliste. D'autres fois il s'agit du débordement

19 Pensée familière à Alain. Cf. ces mots mis en exergue au *Traité des Outils*: «Le penseur est lui-même ouvrier ou il n'est rien», ou encore (*Mythes et Fables*, p. 91): «l'esprit se fortifie à la rencontre des choses (...) et se maigrit de ses propres pensées».

20 Bibl. Ste-Geneviève, R. 4^o 529.

21 BN Rés. Z 13. J'ai intégré ces additions dans mon édition du *De studio* signalée *supra* n. 12; et je prépare un travail analogue pour le *De philologia*.

22 BN Rés. 164. Toutes ces notes ont été utilisées par Robert Estienne dans sa réédition de 1548.

23 C'est la conclusion de Guy Gueudet dans «Papiers de GB à la Bibliothèque de Brême», *BHR*, 1968, pp. 155-83. Budé alourdit, multipliant précisions et concessions.

de nouvelles alluvions: des enclaves plus ou moins longues témoignent du prix que l'auteur, lecteur de lui-même, accordait à certains thèmes²⁴. Ainsi se révèle la puissance d'aspirations brûlantes encore ou de colères ressassées. Ainsi se dénotent les mythes personnels, se précisent les trajectoires. Si l'érudition avait loisir de s'aventurer en ces dédales néo-latins, il y aurait dans l'étude de tels enchevêtrements et dans leurs jeux de miroir une abondante matière. Que l'on songe aux explorations auxquelles nous invite, très semblablement, le texte de Montaigne... Ayant jadis jeté les bases d'une édition critique de ces quelques pages sans avoir jugé opportun de la publier je propose ici les conclusions que m'a inspirées ce travail. Précisons que la relecture du même texte continuera lors des éditions postérieures (notamment en 1524, 1527, 1532). Mais l'intérêt de l'édition de 1516 est qu'elle marque la première manifestation du phénomène.

Nous n'avons pas de traces manuscrites de la révision, qui dût se faire sur les presses elles-mêmes et dans des conditions que nous dirions artisanales. Mais la comparaison des exemplaires permet de dénombrer plus de trois cents interventions d'importances inégales et qui peuvent être extérieures ou intérieures au texte lui-même:

A. Extérieures, elles viennent accroître le nombre des manchettes qui, selon l'usage courant, peuvent avoir deux fonctions très différentes:

— soit explicative, comme le sont nos «notes de bas de page». Ce type d'annotations confère sa spécificité à l'édition de 1516. On sait que pour leur plus grande part elles doivent être imputées à Josse Bade²⁵ et tiennent leur existence de la

24 Sur lesquels il n'hésite pas en marge à attirer l'attention par quelque mention, par un paraphe ou par le dessin d'une main.

25 Qui, à la fin du livre, dans une lettre au lecteur, s'en désigne très explicitement comme l'auteur. Il y dit en effet qu'ayant compris que la lecture du livre donnerait en de nombreux endroits quelque peine à ceux qui ne sont pas assez exercés dans la langue latine, il a estimé bon d'ajouter dans les marges quelques gloses et scholies... Il n'est pas impossible que Budé ait participé à certaines de ces annotations; mais la tournure de plusieurs d'entre elles (par exemple: *alludit ad... / significat...*) ne laisse aucun doute sur une intervention extérieure. On sait qu'Érasme attribuera ces notes à Budé lui-même (voir *Corr. Érasme-Budé*, p. 116).

symbiose qu'impliquent les conditions de l'époque et l'amitié entre Budé et son imprimeur. Il s'agit de notes très précises (elles donnent à la fois le sens des expressions et éventuellement leur source). On en compte souvent sept, voire dix par page. Elles surchargent les marges, y forment même parfois des sortes de colonnes continues²⁶. La plupart des locutions ainsi expliquées sont des transpositions des usages et des notions juridiques des Anciens. Leur grand nombre montre à quel point le vocabulaire de Guillaume Budé déroutait ses contemporains, si lettrés fussent-ils eux-mêmes;

— soit signalétique. Il s'agit alors de repères qui attirent l'attention du lecteur sur un passage essentiel, ou bien qui soulignent comme une curiosité une expression proverbiale, voire un simple vocable²⁷. Le plus souvent ils suppléent à l'absence de sous-titres et servent de relais à la lecture. De tels signes existaient déjà dans la première édition; mais ils se multiplient dans la seconde. Ainsi f° 166: *Gigantes terrigenae*²⁸, *Mercurius institor*²⁹; f° 167: *In aulicos sacerdotes, In luxum pontificalem*; f° 170: *In bellatores pontifices*; f° 171: *In praeceptorum Christi contemptores*; f° 172 v°: *In pravos Christi asseclas episcopos*; ou encore f° 175: *Quonam modo philosophi rationem studiorum instituere debeant, Salomon encyclopediam novit, Sectae philosophorum, Encyclopediam novit, Eloquentia, Vera huic vitae gloria*, etc. Ces signes, dans l'édition de 1516, pour être souvent entremêlés à la masse compacte des scholies, se détachent difficilement; aussi, dans cette édition pourtant fort belle, le repérage thématique est-il parfois malaisé.

26 Dans les éditions suivantes (et notamment dans les *Opera omnia*), elles seront presque toutes regroupées à la fin du livre sous le titre *Vocum atque locutionum quarumdam subobscurarum explanatio, per Iodocum Badium*.

27 Car il y a chez Budé un amour du mot comme tel, de son étrangeté, de sa sonorité: passion de philologue!

28 *O.o.*, t. 2, p. 271. Les Géants (qui peuvent faire songer aux monstres redoutables et grimaçants du théâtre de Brecht) figurent les hauts dignitaires de l'Église qui entassent dignités sur dignités.

29 Le Mercure *institor* est le dieu de l'argent, maître du monde... et de l'Église... Mais il sera question plus loin du Mercure *logios*, dieu de la parole, figure du Christ. Sur les sens du signe «Mercure», voir *Mercure à la Renaissance* (Colloque de Lille 1984), Paris, Champion, 1988, *Étude des Lettres*, pp. 25-27, CLP, pp. 280-84 et 320-26.

B. Lorsqu'elles sont intérieures au texte lui-même (on peut en dénombrer environ cent trente), les interventions peuvent être ponctuelles ou étendues. Les premières révèlent chez l'auteur une attention au détail poussée jusqu'à une extrême minutie. Par exemple: le remplacement d'un mot par un synonyme (*pietas* substitué à *religio*, *obsignatum* à *contestatum*, ou *vates* à *scriptores* ou à *poeta*), ou, très fréquemment, l'inversion de deux termes, ou, très fréquemment encore, l'adjonction de divers outils d'affirmation ou de concession destinés à renforcer ou à nuancer la pensée; c'est aussi parfois un membre de phrase, ou une phrase entière introduisant un *distinguo*, quelque subtilité de juriste.

Quant aux additions étendues, elles représentent sur l'ensemble de l'épilogue cent trente six lignes (soit environ trois pages). Or, à l'exception d'un court passage qui, à l'intérieur du dialogue final, évoque les maux de tête dont souffre Budé, ces additions se développent exclusivement dans deux directions: l'exaltation des beautés de l'Écriture sainte, l'indignation devant le scandale des mœurs ecclésiastiques.

Le thème des beautés de l'Écriture se situe au cœur même de l'essai, en ce cœur marqué par la citation de Grégoire de Nazianze que nous avons évoquée plus haut. À la suite de celle-ci, dans l'édition de 1515, Budé se plaît à énumérer divers livres de la Bible en soulignant le caractère et le ton propres de chacun d'eux. L'énumération s'enrichit en 1516 de l'évocation du *Livre de Job*³⁰ et de deux lignes complétant ainsi le passage consacré aux prophètes:

C'est par leurs voix élevées, mais inaudibles dans le tumulte de ce monde, qu'a été proclamé pour tous les temps le mystère sacré de l'humaine condition.

Mais elle s'accompagne surtout de quelques lignes qui dévoilent la sensibilité de leur auteur à la beauté spécifique de la Bible.

30 Au f° 158 de l'édition de 1515, f° 179 v° de celle de 1516 et p. 294 des G. Budé, *O.o.* Notons que le *Livre de Job* n'est pas ici comme pour les modernes (tels. Jean Botero et Jack Miles) le point de départ d'une réflexion sur le problème du mal. Budé célèbre en Job le «héros et athlète de Dieu». Les éditions postérieures ajouteront à cette énumération un long passage sur le *Pentateuque*.

Cette beauté, nous était-il dit en 1515, ne réside pas en l'harmonie des paroles, mais en la force et la sublimité des pensées. Cette réflexion est complétée en 1516 par ces quelques lignes:

La pierre la plus prestigieuse est sertie de préférence dans du simple argent plutôt que dans l'or, afin que l'éclat de l'enveloppe ne semble entrer en compte dans l'appréciation de chose si précieuse. Et d'autre part Dieu a voulu écarter de ses oracles les profanes qui s'imagineraient devoir en extraire des couleurs et des coquetteries de langage, et non le noyau du sens caché et mystique.

Texte capital qui fait bien voir que l'exaltation du texte biblique ne relève pas uniquement de la piété de l'auteur. Il est aussi le reflet de son esthétique³¹. La Bible n'est pas seulement pour Budé révélation de vérités de foi, elle implique d'autres normes de la beauté. Elle lui apporte en quelque sorte la révélation émerveillée d'une altérité de la beauté,

Toutefois c'est au thème du scandale des mœurs ecclésiastiques —sur lequel le texte initial s'était déjà abondamment étendu, et en termes violents et crus³²— que se rapportent les principales additions. En vérité la première que nous rencontrons³³ n'a pas directement trait à l'Église. Elle s'accroche à une remarque sur Sénèque «qui était philosophe, mais n'en réclama pas moins à Néron quatre mille sesterces en l'espace de quatre ans».

Ce qui —ajoute Budé en 1516— retire nécessairement à ses écrits foi et autorité. En effet, à en juger par ceux-ci, il n'est personne qui ait plus rageusement foulé aux pieds les richesses et plus strictement embrassé une sereine pauvreté.

C'est du désaccord entre la pratique et la doctrine qu'il est fait ici reproche au stoïcien —désaccord qui dans la suite du texte va évidemment concerner le chrétien. Car l'Église, nous

31 Voir mon article «La fascination du sublime. Réflexions sur la rhétorique de G. Budé», in *Bull. de l'Assoc. G. Budé*, mars 1992, pp. 62-72.

32 Sur l'importance de ce thème dans l'ensemble du *De asse*, voir L. Delaruelle, *op. cit.*, p. 181 sqq.

33 Au f° 146 de 1515, f° 145 v° de 1516 et pp. 270-71 des *O.o.*; en marge «Seneca».

est-il dit bientôt après, a divorcé de son époux le Christ, pour se donner au Mercure *institor*, le dieu de l'argent. Idée que vient renforcer cette addition:

Donc les épousailles contractées sous les auspices de ce Mercure et non sous celles de la piété ne gardent ni charité ni révérence à l'époux sacro-saint et ne produisent aucun fruit salutaire.

Et, dès la page suivante, une diatribe colorée contre les prêtres de cour («ces goinfres du patrimoine sacrés» qui consomment en gourmandises, en plaisirs de taverne ou de table, en équipage, en ameublement, en escortes vêtues de soie, en oiseaux et faucons, etc., la plus grande part de leurs revenus), est renforcée en 1516 par les cris d'indignation du juriste:

Il en est assurément beaucoup de cette sorte, beaucoup, dis-je, qu'il convenait d'interdire de biens et de mettre en curatelle comme des fous; il est étonnant qu'aucune loi pontificale n'eût été prise à ce sujet. Que peut-il y avoir en effet de pire démence que celle d'un esclave dilapidant par négligence le pécule acquis d'un maître très sévère qui a sur lui tout pouvoir de vie et de mort?

— et par ceux du chrétien:

O religion négligée, ô mœurs à rebours et absurdes! Ceux-ci favorisent les charcutiers, les confiseurs et les vendeurs de luxe et de volupté —eux qui devraient encourager la frugalité et la continence pour, grâce à ce qu'ils auraient acquis par leur parcimonie, pouvoir porter secours à la multitude des gens nécessiteux et dépourvus.

— pour se couronner ainsi:

Allons, de quelle façon feront-ils passer leurs comptes à leur maître, eux qui ont attribué tout ou la plus grande part de ce qu'ils ont reçu non au Christ, non au Paraclet, non aux saints intercesseurs, mais à Mercure, mais au commerce, mais à leur ambition sacrilège?...

Ailleurs après avoir comparé les grands dignitaires de l'Église à ces Atlantes qui ornent majestueusement les colonnes du sanctuaire, mais ne portent qu'en apparence la charge de l'édifi-

ce, et après avoir adjuré l'Hercule *Alexicacus*, le chasseur du mal, figure du Christ, de «purger l'Église des monstres, géants, dragons», Budé en 1516 ajoute ironiquement³⁴:

Cette licence luxueuse des évêques de notre temps fait reproche de leur sottise aux Anciens qui avaient chassé loin de leurs demeures la volupté et les richesses; la pureté de leur piété accuse et dénonce ceux qui, plus soucieux de fortune que de vérité, ont relégué la religion dans on ne sait quelles îles de délices.

Le problème, comme on sait, avait été à l'ordre du jour de conciles successifs —ne débouchant jamais que sur l'expression de vœux pieux. Ainsi du concile de Latran qui s'était ouvert en mai 1512 pour ne s'achever qu'en décembre 1516. Tandis que le texte de 1515 exprime une certaine confiance en la «sagesse» de Léon X, l'ajout de 1516 met un bémol à cette fragile espérance:

Assurément si (ce que je ne voudrais présager) quelque chose de fâcheux devait arriver au faite même de la religion, et si le sacré collège perdait son pieux élan au point de se résigner à une réparation hâtive du sanctuaire à demi écroulé, sans chercher à offrir au Seigneur —autant du moins que le système de notre âge le permet, car je ne pense pas que sur un corps désormais fragile on puisse trancher dans le vif— une demeure en parfait état selon la formule consacrée, on ira dire un peu partout en se moquant que, sous la vaine polissure et l'espèce de fard d'un beau concile, il n'y a rien eu d'autre que le recrépissage d'une ruine manifeste. C'est une faute de ce genre, je pense, que dénonce Ézéchiél, le ténébreux poète, au ch. 13. de ses prophéties³⁵.

Le pessimisme atteint son comble lorsque, après des lignes ironiques sur la ridicule aspiration des prêtres à des titres prestigieux³⁶, on peut lire cette sorte de longue parenthèse:

34 F° 150 de 1515, f° 169 v° de 1516, p. 277 des *O.o.*

35 Ézéchiél, 13, 10-16: «Parce qu'ils ont égaré mon peuple (...) et parce qu'ils enduisaient de crêpi le mur que mon peuple bâtissait, dis à ceux qui enduisent de crêpi: Il viendra une pluie torrentielle, et vous, les grêlons, disparaîtrez au milieu (...). Dans ma fureur je ferai éclater le vent des tempêtes...». La référence à Ézéchiél est révélatrice de l'attrait de Budé pour la force et le sublime des livres prophétiques.

36 F° 151 de 1515, bas du f° 171 de 1516 et p. 280 des *O.o.*: «Ils brûlent presque d'être appelés tout-puissants» (= *optimi maximi* —titre réservé jadis à Jupiter).

Quant à moi je m'étonne toujours, après m'être plongé dans des abîmes de réflexion, que l'acuité de l'esprit humain, qui est si grande, soit à un tel point impuissante à embrasser la vérité et à la garder en mémoire. Alors que nous voyons les lois humaines —qu'elles menacent de supplices ou promettent des récompenses— maintenir la majesté de leur pouvoir par exhortation ou interdiction, (...) comment est-il possible que des hommes sains d'esprit considèrent presque comme rien tant de chapitres de la loi chrétienne? (...) La loi de charité et d'innocence qui s'applique à égalité à tous, a été sanctionnée non seulement par des menaces terribles et inconnues jusqu'alors, mais par la promesse de récompenses au centuple et même au sextuple centuple; et pourtant l'intelligence humaine, devenue spirituellement sourde, néglige, par un fatal engourdissement, en public comme en privé, promesses et menaces. Telle est évidemment la nature des mortels: avisés devant les choses sensibles, ils sont, devant les choses intelligibles qui sont seulement en espérance et en attente, semblable à des idiots.

On ne s'étonnera pas que ces lignes débouchent sur un passage consacré aux lamentations de Jérémie (*providens vates deo plenus*), auquel s'accordent et la foi ardente de Budé et son humeur mélancolique³⁷.

Enfin une longue addition signalée en manchette «*In pravos Christi asseclas episcopos*» dénonce avec plus de force qu'en aucun autre endroit la scandaleuse contradiction:

Ceux qui sont censés non seulement prendre le chemin du ciel, mais l'aplanir et le rendre sûr pour autrui, (...) il est absolument nécessaire qu'ils suivent le Christ, l'émissaire de la divinité (...) qui le premier l'a pris et ouvert —et qu'ils le suivent, sinon pas à pas comme l'ont fait autrefois les pontifes d'anciennes races, mais, fût-ce de fort loin, du moins de façon non oblique, voire divergente! Comme ce chemin est unique (car il n'y a qu'une vérité) il nous faut de toute façon nous y engager. Car Lui-même, descendu du ciel, n'en a pas seulement montré la direction; il y a appelé ceux qu'il a choisis en son éternité. Mais

37 En marge, un peu plus loin, on peut lire: *Threnodiae*. Sur Budé comme «un de ces grands esprits mélancoliques», voir M. Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence*, Genève, Droz, 1980, p. 664.

en notre temps où les catégories sociales les plus élevées tant profanes que religieuses, s'en sont écartées dans diverses directions, ce qui en résulte, il n'est —même si presque tous n'en murmurent qu'à l'écart— personne qui ne le voie, sauf ceux qui ont perdu yeux et oreilles et n'entendent ni les prédictions des oracles³⁸, ni les avertissements des prédications. Malheur! quelle folie que d'accorder une telle patience à un égarement général! Moi, que j'admets la bonne foi de gens qui, sous la livrée de notre seigneur, gardiens de l'autel et des choses sacrées, et couvrant de baisers le seigneur lui-même, ne font pas plus de cas que d'un fêtu des règles et institutions de ce même seigneur et en embrassent de totalement opposées! Les disciples et compagnons du Christ (...) auxquels il a confié le soin de commander son navire, ne possédaient rien en propre; mais ces gens-là, leurs successeurs, pourvus des mêmes pouvoirs (ce dont ils se glorifient) n'ont pas honte de faire de l'argent et de revendiquer de toutes leurs forces une surabondante opulence —cette opulence de laquelle les saints avaient soin de se démettre par souci de garder à doigts serrés, comme on dit, la discipline mère de sagesse et de vérité. Que peut-il y avoir de plus éloigné, de plus opposé à l'innocence et à la simplicité des disciples du Christ que de voir un prêtre célébrer le sacrement de l'autel, et en même temps sa suite, vêtue de soie, fémininement parée, calamistrée, bariolée, sabre au côté, une main sur la garde de l'épée, l'autre portant un faucon, bousculer le service d'ordre des clercs et emplir le sanctuaire du seigneur de sa gaieté et de sa gesticulation effrontée et profane? Et pourtant (...) nous sommes contraints de subir, les yeux révoltés, l'indignité de ce genre de spectacle. C'est pourquoi le peuple crie de colère que l'on en soit venu à un degré d'indignité tel que ceux qui se devaient d'être des Jérômes³⁹ —c'est-à-dire des maîtres et contrôleurs de la discipline et de l'institution sacrées— soient les premiers à relâcher et à rejeter toute modération. A quoi il n'est assurément qu'un seul remède vraiment efficace: qu'un régleme[n]t du clergé et de l'Église ramène à une certaine mesure et décence, selon la possibilité et la dignité de chacun, les flots des gros revenus. Car cette accablante sentine doit absolument être nettoyée le plus tôt possible de peur que le navire sacrosaint n'en vienne à couler à la venue de quelque grande tempête.

38 Les Écritures, souvent désignées ainsi par Budé.

39 Le mot est employé au double sens historique et étymologique.

Ce texte prémonitoire ⁴⁰ —un an avant l'entrée en scène de Luther — est la dernière des additions de Budé sur ce thème.

* * *

Il nous reste à tirer les leçons de cette «lecture d'une relecture». Il me semble qu'elle nous invite à dire —transposant le mot célèbre de La Bruyère— que là où nous pensions rencontrer un érudit, nous avons trouvé un homme, et non seulement un homme, mais un philosophe, un philosophe qui, fasciné par les grandes figures des prophètes bibliques, se plaît à «secouer les colonnes du temple» et à «renverser les tables des changeurs». Ce qui travaille et tenaille Budé tandis qu'il écrit son *As*, ce livre sur l'argent, et ce qu'il reprend et ressasse ensuite au fil de sa relecture, c'est la flagrante et scandaleuse contradiction entre l'enseignement et l'exemple du Christ et le christianisme de son temps... Son éloquence puise sa force d'indignation dans l'évidence de l'absurde. Comme celle de Luther dont, à l'origine, il dût admirer la puissance prophétique, ou encore celle d'un Jacques Ellul dénonçant à l'échelle de l'histoire *La subversion du christianisme* .

Je me souviens d'avoir entendu un peintre affirmer qu'il était possible de juger de la main et du pinceau d'après une pièce de quelques centimètres carrés découpée dans le tableau. C'est ce qui m'a autorisée à présenter cet essai sur un texte court qui n'est lui-même qu'une partie (privilegiée il est vrai) du *De asse* de Guillaume Budé. Ce livre d'austère érudition qui resta longtemps l'œuvre la plus connue —par son titre du moins— de notre humaniste, a sans doute fort peu de chances d'être de nos jours l'objet d'une étude exhaustive. En revanche il m'apparaît que l'épilogue insolite qui le couronne est à la

40 Budé toutefois (tel Luther lui-même, d'ailleurs, en ses débuts) ne conçoit pas la possibilité d'une rupture. Il respecte en son principe la hiérarchie.

Sur la représentation que G. Budé pouvait avoir de Luther, voir mon article «Luther dans le miroir de l'humanisme parisien», in *Luther en son temps* (Table ronde de la Fac. de Théol. prot. de Montpellier, 1983), Montpellier, Pr. Univ. Paul Valéry, 1985, pp. 73-84. Et voir aussi: G. Budé, *L'Étude des Lettres* (cf. *supra* n. 12), p. 170, n. 15 et p. 173, n. 86; et *Le passage de l'Hellénisme au Christianisme* (trad. Penham-La Garanderie), Paris, Belles Lettres, 1993, pp. 112, 125, 129.

fois le miroir du travail qu'il parachève et celui de l'œuvre entière qu'il préfigure. Car sur cette sorte d'échantillon dont les retouches accentuent les reliefs, il est permis de saisir, au fil de l'écriture et des réécritures, la *forma mentis* de Guillaume Budé. On y pressent les engagements de sa vie et de ses livres, et surtout on y voit comme en gésine ce pouvoir qu'il avait —pouvoir fâcheux sans doute pour la facilité d'accès de son œuvre, mais combien fécond en résonances offertes à qui veut bien l'y suivre— de mêler érudition et méditation, d'associer à la science toujours sujette au temps la philosophie qui lui échappe, à la recherche pointue du détail linguistique ou économique, la quête spirituelle, toujours présente et toujours brûlante, du chercheur lui-même. «Ce livre m'a fait» disait Montaigne des *Essais*... À travers la lecture de l'épilogue on prend conscience que le *De asse* a fait Guillaume Budé. Toutes les richesses de l'univers, toutes les sagesses du monde, tous les trésors des lettres grecques et latines, tous les oracles divins, toutes les écritures sacrées — et ce monde tel qu'il est et qu'il va, et la vie même du scripteur et le sens de son érudition se donnent à estimer dans ce livre sur l'as, dans cette «histoire d'un sou»...

MARIE-MADELEINE DE LA GARANDERIE